

Un auteur en attente de la psychanalyse : Heinrich von Kleist

Jacques Nassif

5e séance :

25 Mars 1995

Je reprends donc la question sur laquelle je vous avais laissés à la fin de la dernière séance: Pourquoi est-ce un fou et non un sage qui détient ce savoir sur le roi?

Je vais vous montrer comment Kleist a tenté d'y répondre, puisque *Amphitryon*, j'en forme l'hypothèse, est une pièce manifestement inspirée par cette question.

Elle découle de deux sources:

– De l'intérêt renouvelé pour la mythologie et pour la source grecque (je vous rappelle que Kleist était un familier de Wieland et que Hölderlin avait déjà à cette époque réécrit certaines tragédies grecques).

– J'essayerai en deuxième lieu de montrer à quel point l'événement de la mort du Roi ne laissait pas Kleist indifférent. Et nous pourrions justement constater qu'il apporte des enrichissements à l'*Amphitryon* de Molière, alors qu'il écrit modestement en sous-titre: «Une comédie d'après Molière». En fait, ce n'est pas copie conforme, ni une simple traduction. Sa pièce comporte des ajouts tout à fait décisifs, au moins en ce qui concerne la femme, qui n'est pas chez Kleist ce qu'elle est dans Molière.

Vous allez en effet assister à une histoire où ce qui s'indiquait dans la petite scène que je vous ai lue la dernière fois entre dame Héloïse et l'Électeur (et où celui-ci dit à peu près, lorsqu'elle l'emmène visiter Kohlhaas: «Folie, tu gouvernes le monde et ton nom est femme!») eh bien, ce thème de la folie, donc, à laquelle un femme introduit le Roi, va être mis au premier plan, mais non sans que le désir de justice qui animait Kohlhaas rencontre une autre limite que celle de la mort ou de la loi, qui est en fait sa limite effective, qui n'est pas dans le Roi comme Kohlhaas l'imagine, mais bien dans le couple naturel, je dis bien naturel, que forme la femme avec Dieu. C'est bien de ce lien avec Dieu qu'il s'agit dans la pièce de Kleist, un lien pour lequel la femme apparaît comme plus privilégiée que l'homme.

Il ne me reste plus qu'à vous présenter les personnages:

– Alcène: un nom qui veut dire «forte dans la colère». Et voilà en quels termes Hésiode s'exprime à son propos: «Celle-là dépassait toute femme née femelle, par la beauté et la stature, pour ne rien dire de l'esprit où elle était sans rivale entre toutes les femelles». Quand à Homère, il l'appelle: «l'électrionide aux fines chevilles».

– Amphitryon: ce nom signifie: «celui qui use ou qui harcèle des deux côtés». C'est un nom prédestiné pour désigner quelqu'un qui serait écartelé entre tout ce qui peut faire couple d'opposés. C'est finalement cela qui le fait exister, le fait qu'il est en butte à l'injustice du côté des hommes comme du côté de Dieu. Mais voilà, ce pauvre Amphitryon est confronté à quelque chose qu'il n'avait pas prévu, à savoir que le couple soit formé, non pas d'opposés, mais d'identiques. La question devenant alors de savoir déterminer qui est le véritable Amphitryon. Et la plupart du temps, dans la plupart des 36 Amphitryon qu'avait déjà dénombrés Giraudoux, vous savez comment on s'en tire: «le véritable Amphitryon est l'Amphitryon où l'on dîne», pour citer le vers de Molière: quand on a des doutes, c'est celui qui nourrit qui tranche le doute. Autrement dit: «Mater certa, pater incertus». Vous voyez comment on retombe sur ses pieds. Et voilà donc Amphitryon, si l'on veut vraiment être sûr que c'est lui, réduit à être la mère.

– Sosie: Comme le nom de son maître, c'est un mot qui désigne une fonction. Ce personnage est l'invention de Plaute, dans sa première comédie, en tous cas parmi celles qui nous sont parvenues. Il y avait, en effet, auparavant une tragédie d'Euripide qui s'appelait Amphitryon, mais elle ne nous est pas parvenue, elle est perdue. Or ce qui se passe avec Plaute, c'est une subversion du mythe. Alors, quel est-il donc?

Car vous allez le voir, je vais devoir vous faire repasser par une lecture des différentes versions qui nous sont parvenues du mythe d'Amphitryon, un mythe qui contient tous les ingrédients de la tragédie. Mais c'est pourtant avec la pièce de Plaute que se fonde en Occident la tradition comique. Ce fait nous met déjà dans de *l'amphi*, du double contradictoire.

Or avec Kleist cette dichotomie entre tragique et comique est justement remise en cause. Il s'agit d'un auteur qui va nous permettre de la repenser. Et Goethe lui-même s'était aperçu de cela et avait écrit des choses tout à fait pertinentes que je ne résiste pas à la tentation de vous lire. «Molière fait apparaître la différence de l'amant et de l'époux, ce qui relève simplement de l'esprit et de la sagesse mondaine. Kleist, lui, a en vue, pour ce qui est des personnages principaux, la confusion des cœurs. Jupiter double Amphitryon. Le Dieu double l'homme. L'époux double l'amant. Le quiproquo comique extérieur de Molière se métamorphose en quiproquo tragique intérieur, une contradiction au cœur même d'Alcmène qui sera dépassée par la synthèse du divin et de l'humain, elle enfantera d'un demi-dieu: Hercule.»

Car pour finir il y a aussi Hercule dans cette pièce ou dans ce mythe. Or je souligne au passage qu'Hercule a souvent été pris comme modèle du travail analysant, et ce n'est pas pour rien; peut-être pourrait-on l'entendre au sens où il s'intéresse aux monstres en démontrant qu'ils ne sont pas si effrayants que cela et qu'avec de la force et de l'adresse on peut en venir à bout. Il purge la surface de la terre de tous les monstres qu'elle comporte et nous en débarrasse.

Moi, je dirais que c'est bien parce qu'il est le fils du signifiant en tant qu'Autre absolu, aussi et tout autant que le fils du désir d'une femme et d'un homme. C'est pourquoi il me paraît important, au point où nous en sommes de la relecture de Freud après Lacan, de substituer le mythe d'Hercule-Amphitryon au mythe d'Œdipe-Laïos et de substituer Alcmène à Jocaste. Je dois dire qu'il est vraiment difficile aux femmes de s'identifier à Jocaste. Ça ne court pas les rues des Jocaste, alors que des Alcmène, je dirais qu'il est presque difficile de ne pas en rencontrer.

Qu'est-ce que ça aurait comme avantages, de prendre plutôt ce mythe pour structurer

le désir du sujet humain? L'avantage serait d'abord de ne pas gommer la dimension du double, ce que le mythe d'Œdipe a tendance à faire. Le roi à Thèbes et le roi à Corinthe, est-ce ou non le même? Il y a du double, on peut en retrouver, mais précisément Jocaste, c'est la mère. Alors que la force du mythe d'Amphitryon, c'est qu'Alcmène, l'épouse, et Alcmène, l'amante ne sont peut-être pas la même; peut-être que c'est elle et peut-être pas. L'autre avantage est que le mythe d'Amphitryon permet de réarticuler le divin avec l'humain, alors que dans le cas d'Œdipe, le divin est tellement séparé de l'humain! Il a parlé une fois pour toutes. Il a dit certaines choses à Laïos que celui-ci a prises à la lettre. Le destin, dans le mythe d'Amphitryon, n'a plus l'opacité d'une transcendance inaccessible. Il pourra se retrouver, en suivant à la trace ce qui se dit dans ce qui s'entend, pour citer la parole célèbre de Lacan.

Si l'on revient un instant en arrière, à l'histoire de Kohlhaas, on s'apercevra que les principaux personnages de cette histoire se retrouvent dans celle d'Amphitryon. A ceci près, d'abord, que Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire, n'a pas encore besoin de faire parler un Martin Luther; il est lui-même sur scène, et, lorsqu'il délègue Hermès, c'est sous les traits du serviteur Sosie, et pas sous les traits d'un prêtre. C'est préférable! A ceci près, ensuite, que ce n'est pas un sujet, mais le Roi lui-même, Amphitryon pour le nommer, qui est en butte à l'injustice. Cette injustice n'est pas seulement celle de la duplicité des hommes, mais celle de la possibilité qu'il y ait du double. A ceci près, ensuite, que la folie n'est pas celle d'un sujet lésé dans ses biens, comme Kohlhaas avec ses chevaux, mais d'un sujet qui prétend à l'amour et qui a la folie de croire qu'il peut être aimé pour lui-même. A ceci près, enfin, que nous avons affaire à une femme qui n'est pas seulement, d'une façon un peu mondaine, comme dame Héloïse, le faire-valoir de l'électeur de Saxe, ni comme cette autre, la Lisbeth qui implore son mari Michaël Kohlhaas de renoncer à l'inexpiable et de pardonner, ni non plus comme l'Elisabeth (encore un double, à une lettre et à l'âge près), celle qu'il rencontre deux fois et qui lui confie le savoir dont le roi a besoin pour être le Roi.

Ce n'est pas du tout ce qui se passe entre Alcmène et Jupiter. C'est la première fois dans la littérature qu'une femme parvient à parler si ouvertement de son désir, qui est le désir de l'unique, aux deux sens de ce génitif. Alcmène voudrait être l'unique d'Amphitryon, lequel serait à son tour l'unique d'Alcmène.

Je souligne que sa folie, si c'est une folie que d'avoir un tel désir, est la folie de Dieu même qui ne veut pas être deux, alors que le signifiant auquel Dieu est articulé par définition, puisque Dieu est le signifiant par excellence, le signifiant sans signifié, eh bien, le signifiant n'existe qu'à cause du deux, de l'autre signifiant auprès duquel il est représenté. On voit donc qu'il n'est pas superflu de réinscrire l'acte de Jupiter dans son histoire à lui, si unique qu'il se veuille parmi tous les dieux de son panthéon.

Replongeons-nous donc un instant dans les mythes grecs – Je vous ai apporté le Graves, mais j'ai aussi pas mal fouiné: et c'est tout a fait proliférant – pour essayer de comprendre la signification du choix par Jupiter de cette femme, si belle soit-elle, Alcmène, forte dans la colère, et qui est la dernière des mortelles à avoir bénéficié de ses faveurs. C'est à souligner.

Après cette trop longue introduction, je vais donc vous parler du mythe d'Amphitryon.

Amphitryon est de Trésène et il se trouve que sa sœur Anaxo est devenue à Argos

l'épouse du roi de Mycène qui s'appelle Electryon. Electryon, qui est déjà l'oncle d'Amphitryon, devient donc son beau-frère. Il y a là tous les germes du tragique.

Vous avez trois lignées adjacentes, Electryon, Alcée, le père d'Amphitryon, et Nestor, un autre oncle d'Amphitryon, qui revendique le pouvoir à Argos, et qui, pour faire valoir sa prétention, enlève les troupeaux d'Electryon qu'il laisse en dépôt chez Polyxénos, le roi d'Elis. Il tue les huit fils d'Electryon qui part en guerre contre Pterélas, le fils de Nestor. Avant de partir en guerre, il délègue son pouvoir à Amphitryon, auquel il confie aussi sa fille Alcmène, en la lui promettant, mais non sans lui enjoindre de ne pas y toucher avant son retour.

Or que fait Amphitryon pendant ce temps d'administration des biens de son oncle? Il se rend compte que les troupeaux ont été mis en dépôt chez le roi d'Elis, et il paye la rançon des troupeaux. Electryon, rentrant de la guerre, est très en colère du fait qu'Amphitryon ait payé une rançon sur ce qu'il essaie de récupérer par la conquête, en obtenant que ces troupeaux lui soient rendus. Cela ne met pas Amphitryon très à l'aise. Il se trouve qu'une vache s'écarte du troupeau, qu'Amphitryon, énervé, jette sa massue sur cette vache furieuse, et que celle-ci rebondit sur ses cornes et tue Electryon.

La mort d'Electryon entraîne bien évidemment qu'Amphitryon perde le pouvoir à Argos, qui est confié au suzerain Sténélos. Amphitryon est contraint de partir d'Argos et il se rend à Thèbes chez Créon pour lui demander de le purifier. Amphitryon est accompagné d'Alcmène et de son dernier frère vivant, un certain lycimnios (il semble que ce soit un demi-frère). Amphitryon est plus que jamais lié par ce serment de ne pas toucher Alcmène, avant d'avoir été purifié du crime d'avoir tué son père.

J'intitulerai cette première partie, ce premier segment du mythe: l'ubris, c'est-à-dire le transfert ou la transgression. Il y a pour le moins un transfert d'Argos à Thèbes. La seconde partie pourrait s'intituler «la réparation».

Créon accepte de purifier Amphitryon de son crime. Il donne sa sœur en mariage à Lycimnios, le frère d'Alcmène. Mais il met Amphitryon au défi de débarrasser Thèbes du renard de Teumesse qui dévastait les troupeaux. Amphitryon accomplit ce travail en empruntant les services d'un chien qui courait très vite, le chien de Procris, qui parvient à attraper le renard et à l'occire. Après ce petit exploit, Créon permet alors à Amphitryon de lever des troupes pour venger Alcmène de la mort de ses huit frères, ce qui pourrait laver Amphitryon de la mort de son père. Amphitryon lève des troupes, il obtient des succès, mais il n'arrive pas à s'emparer de la ville de Taphos. Pourquoi? Parce qu'il se heurte à un enchantement: cette ville restera imprenable tant que vit Ptérélas. Or sa vie tient à un cheveu d'or caché dans sa chevelure. La fille de Ptérélas, Comaetho, tombe amoureuse d'Amphitryon. Elle coupe le cheveu fatal de la tête de son père, ce qui donne la victoire à Amphitryon. Il s'empare de tout le territoire des Téléboéens et emporte le trophée. C'est avec le diadème de Ptérélas qu'il est censé venir retrouver Alcmène, après s'être emparé du butin.

Malheureusement, il se croit obligé en chemin de mettre à mort Comaetho, pour rester fidèle à Alcmène. Précisément, au moment même où il fait cela, Alcmène se donne à Zeus sous les traits d'Amphitryon qu'elle croit victorieux et auquel elle ne peut donc plus opposer un refus.

De cette longue nuit d'amour, elle va mettre au monde deux jumeaux, Hercule et un autre enfant, Iphiclès dont on attribue la paternité à Amphitryon. Il se pourrait donc qu'Amphitryon ait aussi par la suite couché avec elle. La naissance d'Hercule va faire que Héra, la femme de Zeus, même si cet enfant s'appelle Héraclès, c'est-à-dire, triomphe d'Héra,

ne voit pas d'un très bon œil qu'Héraclès prenne le trône de Mycène. Comme Zeus avait dit que le premier enfant qui naîtrait aura le trône de Mycène, elle retarde la naissance d'Héraclès, et elle hâte celle d'Eurystée, le fils de Sténélos (le suzerain qui occupait le trône d'Argos pendant l'absence d'Amphitryon). Et c'est ainsi qu'une fois de plus, Amphitryon sera privé du pouvoir à Argos, serait-ce pour son fils.

Quelle est la tragédie d'Amphitryon? C'est, bien sûr, la tragédie de la jalousie, puisque toute sa vie il craindra d'encourir la jalousie de Zeus, et ne touchera plus Alcène. On prétend même que, dans sa folie, c'est lui et non Héra, qui envoie des serpents dans la chambre aux berceaux pour pouvoir déterminer quel est son fils. Or, Héraclès, tout bébé qu'il est, a suffisamment de force pour étouffer les serpents dans son berceau. Ce qui permet à Amphitryon de reconnaître qui est Héraclès et qui est Iphiclès.

Le problème d'Amphitryon n'est pas seulement de ne pas pouvoir occuper une place d'amant auprès d'Alcène, mais c'est aussi celui de ne pas pouvoir occuper une place de père auprès d'Hercule et d'Iphiclès. L'un comme l'autre se tournent vers Eurystée, même Iphiclès. Comme vous le savez, c'est Eurystée qui inflige à Hercule les douze travaux et qui, à chaque réussite, lui en trouve un autre à accomplir, histoire de l'écarter du trône.

Que fait ce brave Amphitryon pour Hercule? Il lui enseigne la conduite d'un char. Il essaie de lui donner les meilleurs professeurs, dont le fils d'un centaure comme professeur de musique: c'est le fameux Linos. Et, un jour où Linos s'énervait de voir qu'Hercule ne comprenait pas ce qu'il lui enseignait, Hercule lui prend sa lyre, l'en frappe et le tue. Ce que voyant, Amphitryon renvoie Hercule à la campagne garder les troupeaux.

Ce qui boucle le cercle de la vie d'Amphitryon, qui a commencé avec ces fameux bœufs d'Electryon. Amphitryon meurt, en effet, un peu plus tard, auprès d'Hercule, dans une guerre contre Erginos d'Orchomène pour débarrasser Thèbes du tribut de cent bœufs qu'elle devait lui payer. Toujours des histoires de bœufs! Hercule, victorieux, obtient de Créon sa fille Mégara.

Quels sont les enseignements du mythe? Amphitryon ici n'est jamais Roi de Mycène, c'est son oncle, Electryon, puis le régent Sténélos, enfin son fils Eurystée. Il n'obtient non plus jamais l'amour d'Alcène, d'abord à cause de la mort de son père, puis tant que la mort de ses frères n'est pas vengée, ensuite à cause de la mort de Comaetho, l'autre femme qui lui obtient la victoire, donc le droit de devenir l'époux d'Alcène, d'exiger d'elle quelque chose, alors que précisément l'amour ne s'exige pas, et enfin à cause de la jalousie imputée à Zeus, qui n'est autre que le retournement de sa propre jalousie. Amphitryon ne sait pas lire le texte de sa destinée, qui lui enjoignait de savoir séparer la sœur du frère (lui, de sa sœur Anaxo, qui ne pouvait pas devenir sa belle-mère, mais aussi Alcène de Lycimnios; il y parvient grâce à Créon) mais surtout de savoir séparer le père de l'oncle. Donc, son père, Alcée, ne lui facilite pas les choses en donnant sa sœur, Anaxo, à son oncle, Electryon, qui est lui-même en guerre avec les fils de cet autre oncle qu'est Nestor. Enfin et surtout il vaudrait mieux qu'il puisse séparer la femme, des bœufs, c'est-à-dire, du butin, de la valeur. Une femme est peut-être ce qui a le plus de valeur, mais elle ne peut se réduire à de la valeur.

Et, pour finir, s'il veut avoir affaire à une femme, et pas seulement à une mère, il faudrait qu'il soit à même de séparer le père du géniteur, c'est-à-dire de Zeus, la nature: Deus sive natura.

Je passe à présent à ma seconde partie. Que fait la scène du théâtre, lorsqu'elle se glisse entre nous et le récit du mythe?

D'abord, elle interpose un spectre temporel et spatial qui fait que le sujet ne peut que rester le même durant le temps de la représentation, ce qui bannit toute substitution.

En revanche, la réduction de la lettre et du nom au visible d'une apparence – un sujet n'est pas marqué de la lettre sur scène – fait que la représentation théâtrale permet le quiproquo. C'est bien pour cela que Plaute, lorsqu'il reprend le mythe d'Amphitryon, joue du quiproquo et lance ainsi la tradition comique.

Au théâtre, ce qui est obligatoire, c'est que ce soient les mots qui fassent acte. L'action proprement dite ne peut être que racontée. On ne verra pas, bien sûr, la nuit prolongée pour faciliter à Zeus ses ébats avec Alcène. En revanche, il pourra en être parlé. Enfin, il y a la possibilité de l'aparté qui permet de faire entendre la pensée, tout ce qui ne peut pas être dit en présence du personnage peut être entendu dans l'aparté.

Quelles sont les conséquences de l'interposition de ce spectre sur la fiction du mythe ?

1. Amphitryon est un général victorieux. Ne se pose plus le problème de la royauté qui était constamment reposé dans le mythe.

2. Amphitryon est aimé d'Alcène, et c'est Zeus qui en est jaloux. Le problème de la conquête d'une femme ne se pose donc plus.

3. Il y a abolition de tous ces liens de famille que j'ai dû exhumer. Ne reste plus que le couple; et ne se pose donc plus le problème de la rupture des liens incestueux qui pourraient s'opposer à l'union avec Alcène.

4. Ce qui en tient lieu, c'est le double avec l'invention de Sosie par Plaute qui annonce la confrontation d'Amphitryon avec Zeus, déguisé sous ses traits.

Mon hypothèse est, en effet, que cette invention du double est la conséquence du refoulement par la scène de tous les segments antérieurs du mythe.

Ce qui m'amène à vous parler du *Théâtre de marionnettes*, puisque je vous en ai lu le texte au début et que se repose ici le problème des rapports entre le divin et l'humain. Or il se trouve qu'avec Kleist, c'est à travers la marionnette que nous avons accès à la divinité. Qu'est-ce donc que la marionnette?

Si je veux être fidèle à mon intention qui était de vous présenter Kleist comme étant un auteur en attente de psychanalyse, il est normal que je tienne compte du dernier texte important qu'il ait écrit, où il nous propose de faire un sort à son intuition en ce qui concerne ce type de théâtre.

Je me suis contenté de lire ce texte en introduction, pour faire passer le temps et vous permettre d'arriver. Je vais essayer à présent d'en extraire quelques concepts ou quelques thèses.

Le paradoxe est le suivant: la marionnette, tout comme la jambe articulée de l'infirme, est un *moins* qui a *plus*. Elle a cet avantage sur le danseur d'être dépourvue d'«affectation» et d'échapper à la pesanteur. Ce qui est un atout formidable, puisque c'est contre la pesanteur que tout danseur a à lutter. C'est grâce au fait qu'elle soit tributaire dans chacun de ses mouvements de son seul centre de gravité et dans la mesure où la recherche de ce centre de gravité ne pose pour elle aucun problème, que cette marionnette peut être plus gracieuse non seulement que le corps d'un danseur, mais aussi que la danse représentée en peinture, puisque le texte commence par l'évocation d'un tableau de Teniers représentant la même scène que les marionnettes peuvent jouer.

Comment peut-il y avoir plus de grâce dans la marionnette que dans la «charpente du

corps humain»?

Je répondrai que c'est exactement à cette intuition que Freud a fait un sort, lorsqu'il a inventé la règle fondamentale. Il a substitué à l'intention de signifier, le développement quasi mécanique de la pensée à travers les mots. Dans Kleist, on rencontre encore des hésitations qui se manifestent dans le texte entre le fait de savoir si une simple manivelle serait suffisante, ou bien s'il ne faudrait quand même pas que le montreur, l'opérateur soit lui-même un danseur, et s'il ne devrait donc pas avoir pu redécouvrir en lui le «chemin de l'âme du danseur».

Est-ce qu'un montreur ne devient pas à un moment ou à un autre la marionnette de sa marionnette? Et ce mouvement qu'il imprime à sa marionnette, ne doit-il pas l'avoir redécouvert en lui? Mais pour peu que le fil entre le montreur et la marionnette ne soit plus rien d'autre que le langage, ce qui est la fiction freudienne, on voit bien qu'un psychanalyste ne saurait faire autrement que d'occuper la place de cette marionnette¹. Il devient la marionnette de ce montreur qu'est l'analysant qui, bien évidemment, en obtient, de temps à autre, de pouvoir en retour voir quel mouvement il est amené à imprimer à cette marionnette, de quelle façon cette marionnette lui parle. Du fait que cette lecture est possible, que cette anticipation par Kleist est pensable, je veux pour preuve la production dans son texte de cet apologue dont j'ai réservé la lecture.

L'apologue est le suivant: l'interlocuteur du danseur, qui est le narrateur du texte, raconte son amitié pour un jeune homme extrêmement beau, dans la fleur de l'âge et plein de grâce. Un jour, se trouvant près d'un fleuve, il se baigne et, en se séchant, ce jeune homme s'enlève une épine du pied. Tout d'un coup, il se rend compte qu'il a le geste qu'a la statue, bien connue, de l'éphèbe qui s'enlève une épine du pied, et il essaie d'obtenir de l'autre, de son ami, qu'il reconnaisse qu'il a eu la grâce de cette statue. Et l'autre, piqué au jeu, loin de dire: mais oui, mais oui, lui dit qu'il voit des esprits, le met donc au défi de reproduire le même mouvement. De ce jour, le jeune homme perd toute grâce et chaque fois qu'il tente de reproduire ce mouvement, il amplifie de façon de plus en plus ridicule l'évidence de sa perte. Il se met devant le miroir, il se cherche et il est en fait complètement perdu, et par le regard même de cet autre qui l'a fait se voir.

La thèse de Kleist est qu'à partir du moment où la conscience entre en jeu, la grâce naturelle quitte son sujet. Pour lui répondre, le danseur lui raconte une autre histoire qu'il présente comme étant en écho à celle du jeune homme, qui, vous le voyez, est une histoire clinique.

L'histoire du danseur est celle d'un pari. Il se trouve invité dans un château où il y a trois jeunes gens. L'un d'eux est très bon escrimeur et met au défi le danseur. Ils se battent, et il se trouve que le danseur est plus habile. A ce moment-là, le jeune homme lui dit: Ah! tout homme en cette vie trouve son maître, vous allez trouver le vôtre. Il le conduit dans la cour auprès d'un ours, que le père de ces jeunes gens dressait. Et il le met au défi de pouvoir toucher l'ours de son épée.

Je vais vous lire un peu ce texte: (cf. supra.)

Croyez-vous cette histoire, vous aussi? Et surtout, quel rapport entre l'histoire du jeune homme et celle que je viens de vous lire? Ce n'est pas si évident que cela, que l'une réponde à l'autre. Mine de rien, il y manque pas mal de chaînons. Le chaînon à expliciter, c'est toute l'armature du texte qui concerne donc le rapport de la marionnette à son montreur. Or, dans le cas de l'ours, c'est bien évidemment le regard qui sert de fil, c'est-à-dire que tous les

¹ I. Pour une démonstration en bonne et due forme, cf. J. Nassif, «Par les marionnettes parler», in Le Coq Héron, n° 83, 1982.

gestes de l'escrimeur provoquent la parade adéquate de l'ours, comme si l'épée de l'escrimeur était reliée par un fil à la patte de l'ours. Sauf que ce qui tient lieu de fil, c'est le regard de l'ours qui est un regard mort. Ce n'est pas un regard qui séduit. C'est un regard absolument rebelle à toute séduction, à toute tromperie, à toute feinte. Aucune affectation, aucune intention mimée ne peut le toucher. Il est impossible de mentir à cet ours. Donc, il est impossible de le toucher avec une épée.

Kleist écrit: «Comme s'il pouvait lire dans mon âme» (alors qu'il s'agit d'un ours!); mais ce «comme s'il pouvait lire dans mon âme», concerne aussi bien la statue par rapport à laquelle le jeune homme essaie de rivaliser en grâce. En fait, vous voyez que cette âme, si on veut pouvoir y lire, il faut la simplifier. Le texte de Kleist abonde en métaphores mathématiques et se termine là-dessus. Il y a une mise en fonction mathématique, une mise en rapport entre les gestes du montreur et le mouvement des marionnettes qui dessinent des courbes calculables; on rencontre aussi bien des métaphores optiques, celle de l'image dans le miroir concave qui reparaît après être passée à l'infini. C'est exactement le même schéma optique qui inspirera à Lacan certaines analyses que vous connaissez, je n'insiste pas.

C'est un texte qui peut donc tout à fait nous concerner; mais il faut néanmoins s'apercevoir que le maître-mot de ce texte, c'est la grâce. La grâce qui disparaît pour se retrouver après être passée par un infini. Et la conclusion de Kleist est la suivante: le corps humain n'en possède que «s'il est dépourvu de conscience ou s'il en possède une infinie». Ce sont donc ou le pantin ou le Dieu qui sont capables de grâce. La grâce, en un autre versant du mot, celui du jansénisme et de la tradition chrétienne, Lacan en a retraduit le concept par les termes, très précis dans son graphe, de «désir de l'Autre», avec un grand A. Et c'est exactement à ce désir de l'Autre que nous allons avoir affaire dans la pièce que je peux enfin aborder après des circonvolutions par les différents chemins qui m'ont permis d'y parvenir.

La grâce, ce sera ici la capacité de se faire aimer de cette femme qui a nom Alcmène, et qui peut donc être redoutable, dans le cas contraire, puisqu'elle est «forte dans la colère». Amphitryon sera l'homme écartelé entre le pantin et le Dieu. Le pantin qu'il peut être dans sa gesticulation d'acteur essayant de faire le mari ou le général victorieux et dont la gesticulation n'ira pas assez loin pour devenir le Dieu. Bien sûr, il dispose de la parole, et pas seulement de son corps, comme le danseur; mais ce qui est intéressant, c'est que le Dieu, lui, ne dispose que de la mimésis; il ne peut donc pas utiliser un philtre ou user de violence, comme Zeus en est par ailleurs coutumier avec les femmes qu'il veut séduire. Il est contraint d'être copie conforme. Il faut que cette femme – et comment une femme pourrait-elle se tromper sur un homme qu'elle aime – puisse croire, imaginer, sentir qu'elle retrouve Amphitryon lui-même.

La partie redevient ainsi à peu près égale entre Amphitryon et Zeus. C'est la différence entre cette pièce et celle de Molière, où justement la partie n'est absolument pas égale. Tout cela permet de faire en sorte que le couple se détache sur fond de double, nous laissant même penser qu'il faut qu'il y ait double pour qu'il y ait du couple.

Je vais à présent entrer dans la lecture de cette pièce, en lisant certains passages pour les commenter. Ce sera pour ce soir seulement l'acte I. La traduction dont je dispose est celle d'Henri Alexis Baatsch. Ce n'est pas celle qui a été employée lors de la représentation de Stéphane Braunschweig qui n'est pas encore disponible chez Actes-Sud. Quoi qu'il en soit, vous sentez bien que je vais essayer de vous faire partager mon admiration pour ce texte.

La scène commence de la façon la plus traditionnelle, par l'arrivée de Sosie en pleine nuit devant le domicile d'Amphitryon dans lequel il veut essayer de s'introduire. Encore en route il imagine le discours qu'il va tenir à Alcène pour lui raconter les exploits d'Amphitryon. Mais voilà que quelqu'un lui barre le passage; il s'agit d'un individu qu'il ne voit pas très bien, à cause de la pénombre, et qui va le menacer avec son bâton. Car Mercure, pour parvenir à arrêter Sosie, ne peut pas faire autrement que de provoquer la peur.

– *SOSIE: Par tous les diables, qui m'a fait ce type-là?! Une peur à en mourir me saisit, me coupe le souffle. Même si l'Enfer l'avait vomi, son aspect ne me démoraliserait pas davantage. Mais peut-être que ce phénomène éprouve la même chose que moi, qu'il ne fait le fier-à-bras que pour m'intimider. Du calme, mon gaillard, ça aussi je sais le faire! De plus, je suis seul, lui aussi; j'ai deux poings, il n'en a pas davantage; et si la chance ne tourne pas en ma faveur, il me reste au moins une retraite sûre là-bas. Donc, en avant, marche!*

- *MERCURE:[lui barrant le chemin]. Halte! Qui va là?*

– *SOSIE: Moi.*

- *MERCURE: Quel genre de moi?*

– *SOSIE: Le moi de moi-même avec votre permission. Et ce moi de moi, je pense, n'a, pas plus que d'autres, de comptes à rendre ici. Courage, Sosie!*

- *MERCURE: Halte! Tu ne t'en tireras pas par une si mince obole. De quelle condition es-tu?*

– *SOSIE: Quelle condition? Sur deux pieds, comme vous voyez.*

- *MERCURE: Je veux savoir si tu es maître ou serviteur?*

– *SOSIE: Selon que vous me regardez sous cet aspect ou l'autre, je suis l'un ou l'autre.*

- *MERCURE: C'est bon. Tu me déplaïs.*

– *SOSIE J'en suis tout marri.*

- *MERCURE: En un mot, traître, je veux savoir, qui que tu sois, misérable rôdeur, lâche espion, d'où tu viens, où tu vas, et qu'est-ce que tu as à traîner par ici.*

– *SOSIE: A cela, je n'ai d'autre réponse à vous donner que celle-ci: je suis un être humain, je viens de là-bas, je vais là, et j'ai maintenant devant moi quelque chose qui commence à m'ennuyer.»*

Vous voyez, c'est très léger; apparemment! Mais vous avez, mine de rien, sous les yeux le résultat d'une lecture de Hegel! Ce n'est pas pour rien que le moi fait ici son apparition, comme s'il permettait une échappatoire. En fait, il n'en est rien, puisqu'il s'agit du moi, en tant qu'instance dans le freudisme. D'ailleurs dans le séminaire II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, il y a un chapitre intitulé: «Sosie, c'est le moi». Et le moi, c'est la nécessité pour un sujet d'être esclave de l'apparence. Ce n'est donc pas ainsi que Sosie va pouvoir s'en tirer, puisque Mercure, loin de céder devant son affirmation, donne un coup de bâton à celui qui s'en couvre; c'est le seul moyen qu'il trouve de lui barrer la route. Sosie est donc obligé d'en dire un peu plus sur ses intentions.

– *SOSIE: N'est-ce pas la maison d'Amphitryon?*

- *MERCURE: Si c'est la maison d'Amphitryon? Certes, gredin, c'est la maison d'Amphitryon, le palais du premier général des Thébains. Mais quel est le rapport?*

– *SOSIE: Quel rapport? Que j'y entre. Je suis son serviteur.*

- *MERCURE: Son ser..? Quoi?*

– *SOSIE: Son serviteur.*

- MERCURE: *Toi?*
- SOSIE: *Oui, moi.*
- MERCURE: *Toi, le serviteur d'Amphitryon?*
- SOSIE: *Le serviteur d'Amphitryon, le général des Thébains.*
- MERCURE: *Ton nom?*
- SOSIE: *Sosie*
- MERCURE: *So... Comment?*
- SOSIE: *Sosie.*
- MERCURE: *Écoute, je vais te rompre les os.*
- SOSIE: *As-tu tout ton bon sens?*
- MERCURE: *Impudent, qui t'as donné le droit de prendre le nom de Sosie?*
- SOSIE: *On me l'a donné, je ne le prends pas. Mon père pourrait te répondre.*
- MERCURE: *A-t-on déjà ouï pareille insolence? Tu oses impudemment me jeter au visage que tu es Sosie?*
- SOSIE: *Oui, j'ose. Et ce, pour la juste raison que les puissants dieux le veulent ainsi; parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de lutter contre eux, et de vouloir être un autre que celui que je suis; parce que je dois être Moi, le serviteur d'Amphitryon, même si je préférerais dix fois être Amphitryon, ou le cousin d'Amphitryon ou encore son beau-frère.*
- MERCURE: *Eh bien, attends un peu. Je vais faire un effort pour te métamorphoser.*
- SOSIE: *Citoyens de Thèbes! Au meurtre, au voleur!»*

Vous voyez, les choses se corsent. Il ne faut pas seulement s'en prendre à l'apparence, mais au nom. Et par les raisons du nom, Mercure, le dieu de l'interprétation, ne se laisse pas toucher, lui qui n'est soumis qu'à ce qui est la volonté de Dieu. C'est lui qui déplace les bornes la nuit. Et ce que nous croyons être notre droit: celui de porter un nom, parce que nos pères nous l'ont donné, nous l'ont choisi, n'est précisément pas ce qui l'arrête. Et encore une fois, ce sera le bâton qui sera chargé de déplacer, sans même se cacher, la limite du nom. Sosie commence bien à voir qu'il a affaire à un obstacle supérieur. Mais il n'est toujours pas convaincu, si c'est uniquement le bâton qui fait la différence. Il propose une trêve, en faisant remarquer à Mercure qu'il serait tout de même préférable de pouvoir se parler.

- MERCURE: *Parle.*
- SOSIE: *Ton bâton ne jouera bien qu'un rôle de figurant? Il ne fera pas partie de la conversation? Promets-moi que nous concluons un armistice.*
- MERCURE: *Je te l'accorde.*
- SOSIE: *Alors dis-moi, d'où te vient cette lubie inouïe de vouloir impudemment me dérober mon nom? Si c'était mon manteau, mon dîner... Mais un nom! Peux-tu t'en revêtir? Le manger? Le boire? Ou bien le mettre à l'encan? A quoi donc te sert ce vol?*
- MERCURE: *Comment? Tu... Tu oses?*
- SOSIE: *Arrête, arrête, te dis-je. Nous avons conclu un*
- MERCURE: *Misérable impudent!*
- SOSIE: *Je n'ai rien là contre. Je puis souffrir les insultes, cela n'empêche pas la conversation.*
- MERCURE: *Tu te dis Sosie?*
- SOSIE: *Oui, je le confesse, une rumeur infondée m'a...*

- MERCURE: Suffit. Je romps là l'armistice, et je reprends ma parole.

- SOSIE: Va-t'en au diable! Je ne peux pas me détruire, me métamorphoser, je ne peux pas sortir de ma peau pour l'accrocher à tes épaules. Depuis que le monde est monde, a-t-on vécu chose pareille? Est-ce que je rêve par hasard? Pour me ragaillardir ce matin, ai-je bu davantage que je ne le fais d'ordinaire? Ne suis-je pas dans toute ma raison? Amphitryon ne m'a-t-il pas envoyé ici pour annoncer son retour à la princesse? Ne dois-je pas décrire à celle-ci la victoire qu'il a remportée et la reddition de Pharissa? Ne suis-je pas arrivé ici à l'instant? Est-ce que je ne tenais pas la lanterne? Est-ce que je ne t'ai pas trouvé rôdant autour de cette porte, et comme je voulais m'approcher d'elle, ne t'es-tu pas emparé de ton bâton et ne m'as-tu pas bleui le dos de tes coups de la façon la plus inhumaine, me jetant à la face, à moi, que ce n'est pas moi, mais toi le serviteur d'Amphitryon? »

Il est donc éprouvé ici une sorte de doute qui, comme vous le voyez, est poussé très loin, un doute qui est tout à fait dans l'esprit de ce que pourrait être le doute cartésien. Est-ce qu'on va trouver à Sosie un «cogito », à partir de ce retour à l'expérience qui est en fait expérience de la douleur, puisqu'il a encore sur le dos les marques des coups de bâton qu'il a reçus?

Voilà ce que lui répond Mercure:

«- MERCURE: Traître, je te dis que tu mens. C'est moi qu'Amphitryon a envoyé ici. C'est moi qu'hier le général des Thébains, encore couvert de la poussière de la sanglante bataille, sortant du temple où il venait de sacrifier à Mars, a chargé d'annoncer à Thèbes sa victoire et que le chef des ennemis, Labdaque, était tombé de sa main. Car c'est moi, te dis-je, qui suis Sosie, son serviteur, fils de Davus, un brave berger de cette région, le frère d'Arpagon, qui est mort à l'étranger, et l'époux de Charis, dont les humeurs me rendent furieux. Le même Sosie que l'on a souvent mis au cachot et à qui l'on a encore dernièrement distribué cinquante coups sur les fesses parce qu'il avait poussé trop loin la franchise.

- SOSIE [à part]: Pour ça, il a raison! Et sans être Sosie, on ne peut pas être au courant de ce qu'il a l'air de savoir. Par mon âme, il faut croire un peu en lui. D'autant que maintenant que je l'ai bien dans les yeux, il a mon allure, ma taille et ma façon d'être, et aussi la mine coquine qui m'est propre. Il faut que je lui fasse quelques questions pour tirer tout cela au clair. [A Mercure] Du butin trouvé dans le camp de l'ennemi, tu me diras bien ce qu'a pensé Amphitryon et quelle part lui échet?

- MERCURE: Lui échet en partage le diadème de Labdaque, découvert dans sa tente.

- SOSIE: Que fit-on de ce diadème?

- MERCURE: Dans sa couronne d'or furent gravées les initiales d'Amphitryon lettres resplendissantes.

- SOSIE: Il la porte probablement lui-même à présent?

- MERCURE: Elle est destinée à Alcmène. En souvenir de la victoire, elle portera cette parure sur sa poitrine.

- SOSIE: Et dans quel état ce présent lui vient-il du camp?

- MERCURE: Dans un coffret d'or, marqué aux armes d'Amphitryon.

- SOSIE [à part]: Il sait tout. Mort de ma vie! Je commence sérieusement à douter de moi. Son impudence et son bâton, déjà, l'avaient fait Sosie, et maintenant, il ne manquait plus que cela, il le devient avec des arguments. Bien sûr, quand je me tâte, je jurerais presque que ce corps est celui de Sosie. Comment me sortir de ce labyrinthe? Ce que j'ai fait alors que j'étais

tout seul, ce que personne n'a vu, personne ne peut le savoir, à moins qu'il ne soit réellement moi tout comme moi. Bien, cette question pourra m'éclairer. Allons-y toujours. Cela l'attrapera. Et nous verrons bien. [Haut] Lorsque les deux armées en furent venues aux mains, que fis-tu, dis-moi, dans les tentes où tu sus si habilement t'introduire?

- MERCURE: D'un jambon....

- SOSIE [à part]: C'est le diable qui...?

- MERCURE: ... que j'avais trouvé dans un coin de la tente, je me taillais un morceau bien au cœur, d'un goût délicieux et j'ouvris habilement une outre afin de me donner un peu d'allant pour la bataille qui se livrait dehors.

- SOSIE [à part] Tout est bon maintenant. La Terre pourrait tout aussi bien à présent m'engloutir sur place, car on ne peut pas boire de cette outre, si l'on n'a pas, comme moi, trouvé par hasard dans le sac la clef qui s'y adapte. [Haut] Je vois, mon vieil ami, que tu es désormais toute la portion de Sosie dont on peut avoir besoin sur cette terre. Une de plus me paraît superflue. Il est bien loin de moi de vouloir jouer l'importun, et je te cède volontiers la place. Pourtant, puisque je ne suis pas Sosie, aies du moins l'obligeance de me dire qui je suis? Car tu m'accorderas qu'il me faut bien quand même être quelque chose.

- MERCURE: Quand je ne serai plus Sosie, sois-le, cela ne me disconvient pas et même j'y consens. Mais aussi longtemps que je le suis, tu risques ton cou s'il t'en prend l'impudence.»

Vous voyez que ce texte a beaucoup de choses à nous apprendre. A propos de cette affaire du savoir, considéré comme le discriminant dernier de la personne, comme fournissant à quelqu'un le critère final lui permettant de savoir s'il est bien lui, il faut croire que tout se passe comme si Sosie avait tout fait pour le communiquer à Mercure, devenu son double. Mercure peut donc à son tour lui décerner toutes les preuves qu'il attend et dont il a besoin. Cependant, sur ce plan-là, il ne suffit pas de savoir qui il est pour être. Un autre peut fort bien le savoir et lui prendre sa place. Au moins si c'est uniquement en terme de savoir et de dissimulation que son existence se soutient.

C'est très précisément à cette entreprise que se soumet un analysant lorsqu'il livre, étant devenu le pantin de sa parole, tout le savoir dont il dispose sur lui-même, à longueur et à longueur de séances. De telle sorte qu'il peut fort bien avoir affaire pour finir à quelqu'un qui, au moins pour ce qui est du savoir, en sait assez pour pouvoir prendre sa place. Et c'est précisément pour arriver à déterminer qui il est («aies du moins l'obligeance de me dire qui je suis, car il faudra bien être quelque chose») que le sujet va se prêter à cette épreuve, au risque d'être cloué sur place par la révélation du fait qu'il n'est rien d'autre que le sujet de ses pulsions. Sosie, en l'occurrence, est bien ce gourmand, ce poivrot, ce trouillard qui s'empare d'un jambon, qui subtilise la clé d'une outre et qui attend dans les tentes la fin de la bataille... Voilà à quoi tu vas finir par te réduire, si tu essayes de prouver ton existence uniquement par du savoir ou par l'apparence que te prête un nom.

Cette scène est absolument indispensable pour la suite; elle, sert, je dirais, d'amorce de la scène suivante qui va se passer entre Alcmène et Jupiter. Ils sortent de la chambre. Il faut encore des torches, l'aube pointe à peine.

- JUPITER: Permets, ma très chère Alcmène, que l'on éloigne ces torches. Elles illuminent, il est vrai, la plus belle parure de la Terre, telle qu'aucun des Olympiens plus belle ne l'a vue; pourtant... comment dire? Elles trahissent, bien-aimée, celui que ces attraits ont attiré ici. Il vaut mieux tenir secret que ton Amphitryon est venu à Thèbes. Ces instants que j'ai sacrifiés à

l'amour ont été volés à la guerre; ce vol, le monde pourrait mal l'interpréter; et je me passerais volontiers des autres témoins de ce larcin, quand j'ai la seule qui m'en sache gré.

– ALCMÈNE: Amphitryon! tu veux donc partir? Ah! comme tant de gloire est importune, bien-aimé! Et comme je donnerais le diadème que tu as conquis au combat pour un bouquet de violettes cueillies autour d'une hutte basse. Qu'avons-nous besoin d'autre chose que de nous-mêmes? Pourquoi tant de choses étrangères te sont-elles encore imposées, une couronne et le bâton de général? Quand le peuple t'acclame et fait éclater son enthousiasme en te couvrant des plus grands noms, ce m'est une douce pensée de savoir que tu m'appartiens. Mais ce ravissement passager tient-il la balance à ce que j'éprouve quand dans les affrontements sauvages du combat les flèches visent cette poitrine bien-aimée? Comme cette maison est vide sans toi! Et comme quand tu es loin de moi, me semble paresseuse la course allègre des heures qui égrènent les jours! Ah! tout ce que la patrie me dérobe, mon Amphitryon, je ne le sens que d'aujourd'hui, après t'avoir possédé deux brèves heures.»

Qu'énonce cette femme? Sinon ce qu'elle dit très clairement, le fait de n'avoir «point besoin d'autre chose que de nous-mêmes», de nos deux corps, sinon le rêve qu'elle formule de pouvoir à la limite se passer de noms, de pouvoir inscrire l'amour dans le réel, une sorte de réel absolutisé du couple qui ferait que, bien sûr, le secret devrait être gardé. Parfois ce peut être une solution: il y a des couples qui se maintiennent dans le secret aussi longtemps que possible, pour que cela reste imaginable qu'ils n'ont besoin d'autre chose que d'eux-mêmes pour se rencontrer et se reconnaître sans aucun nom, et sans aucune couronne, sans aucun signe de reconnaissance autre que les gestes de leur corps qui, en tous les cas, en écartent la guerre. La guerre sera ailleurs. Dans l'enclos, dans la chambre d'amour, la guerre ne sera qu'imaginaire; les flèches de l'amour ne tuent pas, même si elles visent la personne aimée tout autant que les flèches de la guerre. On voit que finalement cette femme énonce, on ne peut plus clairement, un rêve, un rêve qui n'est peut-être pas fou, qui peut être parfois partagé, et qui est même tout à fait partageable!

Jupiter, bien sûr, vibre:

– JUPITER: Bien-aimée! Dans quel ravissement tu m'entraînes! Cela pourtant soulève en moi une préoccupation que, si plaisante qu'elle puisse paraître, il me faut te nommer. Tu sais qu'il y a une loi et un devoir du mariage, et que celui qui n'obtient pas l'amour ne peut pas non plus l'exiger devant un juge. Tu vois, cette loi perturbe mon plus profond bonheur. C'est de toi, de ton cœur, ma très chère, que je voudrais devoir toute grâce, (voilà le mot grâce que l'on retrouve) «et je ne voudrais surtout pas que tu te plies à une formalité à laquelle tu t'imaginerais être liée. Comment dissiper d'un seul geste ces petits doutes? Eh bien, ouvre-moi ton cœur, et dis-moi si aujourd'hui c'est l'époux à qui tu as donné ta foi, que tu as reçu, ou bien l'amant?»

– ALCMÈNE: L'amant et l'époux! Que dis-tu là? N'est-ce pas ce lien sacré qui seul me justifie de te recevoir? Comment donc pourrait te tourmenter une loi du monde qui, bien loin dans ce cas de limiter nos transports supprime heureusement tout obstacle aux désirs les plus fous qui nous agitent?»

Vous voyez, Jupiter a parfaitement entendu Alcmène. Et il va même au-delà; il la prend à la limite au mot. C'est ce que tu souhaites? Eh bien, qu'en dirais-tu si l'amant pouvait un instant se disjoindre de l'époux? Et la voilà qui se récrie en disant que c'est pour elle

exactement l'inverse et que c'est parce qu'il y a eu mariage que «se lève tout obstacle aux désirs les plus fous». Dieu l'entend, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais ce qui est sûr, c'est qu'une dialectique est malgré tout mise en place dans ce simple petit échange, une dialectique terrible, car il y a peu de couples qui échappent, voire même qui survivent à ce que met en place cette obligation d'en passer, pour Jupiter lui-même, par la forme d'Amphitryon, du mari, pour se faire aimer. Car on ne peut pas en douter, Jupiter a des grâces qui vont cruellement manquer à Amphitryon, ne serait-ce que des bonheurs de parole! En tous les cas, ce n'est pas pour rien que, lorsqu'il quitte Alcmène, il la laisse sur une phrase: « Promets-moi de penser à moi quand Amphitryon rentrera», phrase terrible, n'est-ce pas! et qui va se planter comme une épine dans la chair d'Alcmène, puisqu'elle va, bien sûr, s'en souvenir, quand Amphitryon, le vrai, va revenir et lui demander des comptes.

Et si on n'avait pas vraiment compris que Jupiter avec cette demande et Alcmène avec la sienne nous font entrer dans l'horreur, dans l'enfer du couple, eh bien le couple de Mercure et de Charis va enfoncer le clou, puisque Mercure, qui a les traits de Sosie, va bien être obligé de jouer ce rôle, auprès de sa femme, Charis.

Voilà comment Mercure s'adresse à Charis qui lui réclame un peu d'affection :

– *MERCURE [à Charis]: Par le diable, quelle idée te passe par la tête? Est-ce que, pour passer le temps, je dois faire des grimaces avec toi? Onze ans de mariage épuisent le discours et je t'ai déjà tout dit depuis le déluge.*

– *CHARIS: Traître, prends exemple sur Amphitryon; comme les pires gens, il montre sa tendresse, et tu devrais avoir honte qu'un Monsieur du grand monde rende mieux que toi ses devoirs à sa femme et à son lien conjugal.*

– *MERCURE: Il est encore dans sa lune de miel, mon enfant. Il y a un âge où tout est convenable. Ce qui est bon pour ce jeune couple, je préférerais le voir de loin si nous devions le commettre aussi. De quoi aurions-nous l'air à vouloir jeter des friandises à de vieux ânes?*

– *CHARIS: Le mufle! Que sont ces discours? Ne suis-je plus en condition?*

– *MERCURE : Je ne dis pas cela. On peut ne pas remarquer tes dégâts visibles, lorsqu'il fait sombre, toi aussi tu es grise; mais ici, sur la place publique, il y aurait un attroupement si j'avais le diable au corps et voulais faire le galant.*

– *CHARIS: Misérable traître, ne me suis-je pas rendue à la fontaine aussitôt après ta venue? Ne me suis-je pas peigné les cheveux? N'ai-je pas passé cette tunique fraîchement lavée. Tout ça pour me faire abreuver d'injures?!*

– *MERCURE : Ah! oui, une tunique propre! Si tu pouvais seulement enlever la tunique que la nature t'a faite, je me contenterais bien du tablier sale.»*

C'est terrible! Voilà les paroles du dieu! Nous sommes à la comédie; et à la comédie c'est toujours les histoires de cocuage. Mais alors comment faire pour vivre encore ensemble? Voilà la solution que Mercure préconise.

«– *CHARIS: Quoi? Cela te déplaît peut-être que je me sois toujours tenue dans le droit chemin de l'honneur, et ma bonne réputation ne te fait pas plaisir?*

– *MERCURE : Le ciel m'en garde! soigne ta vertu, mais ne la fais pas carillonner par les rues comme un cheval de troïka qui se rend au marché.*

– *CHARIS: Il te faudrait une femme comme on les trouve à Thèbes, une de ces futées artificieuses, une femme qui te noie sous de mielleuses paroles pour te faire avaler ton*

cocuage.

– *MERCURE: Pour cela, mon âme, voilà mon opinion: les maux de la pensée ne tourmentent que les idiots; j’envie plutôt l’homme à qui un ami avance le salaire du mariage; il vieillit tranquillement en partageant la vie de tous ses enfants.*

– *CHARIS: Pousserais-tu l’impudeur jusqu’à me provoquer? Serais-tu si effronté jusqu’à exiger formellement de moi que je t’adjoigne cet ami thébain qui, le soir, cherche à me suivre?*

– *MERCURE: Barbe de cocu, oui! Si seulement tu m’épargnes de m’en faire un rapport. Je trouve qu’un péché commode vaut autant qu’une vertu fastidieuse; et ma devise, c’est: moins d’honneur à Thèbes, mais plus de tranquillité. Maintenant, adieu, Charis, mon trésor! Il me faut partir. Amphitryon doit être déjà au camp.»*

Vous voyez, Mercure ne veut plus l’entendre!

Ce que dit Kleist, pour la troisième fois, c’est que pour qu’un couple tienne, il faut pour le moins le tiers de Dieu lui-même. Quand ce ne peut être le dieu, ce peut être au moins «l’ami thébain». Dieu, en l’occurrence, est ce dont la femme a besoin pour supporter d’être désirée par un homme, tout comme ce dont l’homme a besoin pour se croire capable de désirer, de désirer vraiment jusqu’au bout la femme, c’est d’être habité par Dieu. Mais c’est peut-être un peu moins évident pour l’homme. Il peut difficilement faire le dieu. La plupart du temps, il est bien obligé de le constater, il n’y suffit pas, à satisfaire une femme. Et c’est bien parce qu’il n’y suffit pas, parce qu’il veut bien l’admettre, que la femme arrive à accéder à la jouissance. C’est bien parce qu’il lui donne sa castration, sa limite, son manque, que la femme accède à cette jouissance d’un tout autre ordre qui est cette jouissance de dieu, de l’Autre dont elle a besoin. Elle ne se supporte pas autrement comme femme, et encore peut-être est-ce seulement une fois dans une vie, et bien avant que des moutards s’en suivent. Peut-être qu’Alcmène ne sera plus jamais femme, qu’elle ne l’aura été que lors de cette unique nuit d’amour avec Jupiter, qui est peut-être le moindre des mythes. Après, il faudra bien qu’elle assume les suites, et les conséquences ne sont pas tristes!

Je vais essayer d’en parler un tout petit peu la prochaine fois. En tous les cas, pour vous montrer jusqu’où ça peut aller, je passerai aussi nécessairement par Penthésilée, cette autre pièce de Kleist sur le même sujet et qui va jusqu’à l’horreur.

Question sur la folie des femmes, à partir du sans limites de leur jouissance.

Réponse: la folie amoureuse d’une femme n’est pas du même ordre que la folie de Michaël Kohlhaas demandant réparation ou d’Amphitryon jaloux. Ce n’est pas de la même folie qu’il s’agit. Mais ce n’est pas parce que la jouissance féminine est autre, qu’elle n’est pas du même ordre que la jouissance de l’homme, qu’il faut nécessairement l’attribuer à Dieu. Contrairement à ce que Kleist et Lacan soutiendraient, je voudrais pour ma part penser la possibilité de refonder le couple autrement que de cette façon un peu théologique.

Néanmoins c’est bien ce que Kleist soutient et ce que Lacan a soutenu. C’est pourquoi repasser par ce chemin ne me paraît pas du tout superflu. Mais vouloir absolument entifier la jouissance féminine au point de la rendre capable de Dieu et de devoir faire exister Dieu pour cela, c’est s’obnubiler. C’est extrêmement glissant de toute façon de vouloir refaire ce que Lacan a fait, dans *Encore* nommément. Je n’ignore pas toutes les précautions qu’il a prises avec l’abord logicien des quantificateurs. Mais si l’on s’en tient au résultat, c’est malgré tout

faire fi de quelque chose que Freud, lui, n'a pas éludé à mon sens.

Freud s'est peut-être planté avec le fameux «roc de la castration»; il a peut-être professé des opinions rétrogrades sur la sexualité féminine; il a cependant dit des choses qui pourraient être, je crois, réactualisées, avec son fameux thème de la «bisexualité». Il s'agit de quelque chose qu'il ne faut surtout pas biologiser ou entifier, mais que bien des psychanalystes anglo-saxons ont essayé de tirer vers une clinique dans laquelle le corps biologique et la subjectivité ne sont pas obligés de se colmater l'un l'autre. Ils vont en ce sens jusqu'à introjecter dans un sujet le couple parental qu'il a eu, si bien qu'il y a nécessairement dans un sujet, qu'il soit homme ou femme, la possibilité de faire jouer une image du couple; le sujet, si enclos soit-il dans sa monade, est néanmoins toujours déjà frappé par la différence des sexes. Celle-ci, comme Freud l'indique en toutes lettres dans *Les théories sexuelles infantiles*, ne fait pas problème pour un enfant, puisque lui, même dans les cas les plus extrêmes, ne manque pas, à travers le couple que doivent former ses parents, de reconnaître la différence; il n'a pas besoin de la fonder, comme il le fera plus tard.

S'il en est déjà ainsi dans l'âme, *la Seele* d'un enfant, je ne vois pas comment, lorsqu'il sera devenu homme et qu'il rencontrera une femme, un sujet ne pourra éviter de vivre ce qu'il a déjà été amené à vivre avec la maternité de sa mère, la féminité de sa mère, qu'il a dû déjà inévitablement introjecter en lui. Et c'est encore davantage le cas chez les filles !